



## La phrase de Lacan que... Myriam Perrin interviewe Pierre-Gilles Guéguen

Pierre-Gilles Guéguen, psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP, a choisi pour nous un extrait du Séminaire *Encore* : « Le langage sans doute est fait de lalangue. C'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue »<sup>1</sup>.

Pierre-Gilles Guéguen : C'est ma phrase préférée de Lacan en ce moment, parce que, comme tous nos collègues, je prépare le congrès de Rio et le dernier chapitre du Séminaire *Encore*, ouvre toute la dernière période de l'enseignement de Lacan, celle sur le corps parlant et le *parlêtre*. C'est une phrase utile, notamment pour distinguer le langage et *lalangue*.

Myriam Perrin : Langage/*lalangue*, nouveau chapitre dans l'enseignement lacanien.

P.-G. G. : En partant de cette paire langage/*lalangue*, on va voir ensuite apparaître d'autres paires : symptôme/*sinthome*, escabeau/*sinthome* etc. L'escabeau du côté du langage, le *sinthome* du côté de *lalangue*.

M. P. : Lacan dit « l'inconscient c'est un savoir-faire avec lalangue ».

P.-G. G. : En effet, Lacan ne dit pas que c'est un savoir du langage, alors que dans toute la partie symptôme de son enseignement, il s'agit d'extraire un savoir inconscient de type freudien fondé sur les propriétés métaphoro-métonymiques du langage. Là, c'est un savoir – et Lacan corrige un peu, un *savoir y faire* – concernant *lalangue*. C'est-à-dire avec ce qui est *hors-sens*, mais qui a été touché, impacté par le langage, par des mots, par ce qui a fait trou dans la jouissance primitive, dans la jouissance primordiale du corps.

M. P. : Comment saisissez-vous ce que Lacan ajoute quand il dit : « Et ce que l'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage »<sup>2</sup> ?

P.-G. G. : Lacan peut le dire autrement, par exemple : « Je dis donc toujours beaucoup plus que je n'en sais »<sup>3</sup>. Ainsi dans la passe, il y a recueil d'un savoir, notamment d'un savoir sur le symptôme, sur les objets de jouissance, sur la façon dont le corps a été marqué par ces objets, donc tout ce qui fait sens. Mais ce n'est pas le tout du témoignage.

M. P. : C'est ce que met Lacan en exergue par son néologisme *motérialisme*, marque du signifiant dans le corps.

P.-G. G. : En effet, mais il y a encore autre chose : il y a dans ce qu'on dit, ce qu'on fait entendre du fait que l'inconscient avec *lalangue* dépasse de beaucoup le savoir. C'est ce que l'on a pu un moment appeler *le style*. Mais je crois que c'est plutôt une résurgence dans le langage d'un mode de jouissance primordial (ou primaire) par rapport au mode secondaire, celui du symptôme. C'est un mode de jouissance auquel l'analyse ne touche pas, ou touche très peu, mais qui est tout de même en relation directe avec ce qui s'est construit après de fantasme, de symptôme, d'élaboration de sens. Nous pouvons dire à l'occasion que cette jouissance qui réitère, est même antérieure à la constitution du moi et du narcissisme.

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 127.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 108.

M. P. : Donc, *l'inconscient structuré comme un langage*, nous pouvons le lire comme l'interprétation lacanienne de l'inconscient freudien, et, *l'inconscient comme savoir-faire de lalangue*, le *parlêtre*, c'est l'inconscient lacanien.

P.-G. G. : C'est ce que Lacan commence à introduire à partir du *Séminaire*, livre XX et qu'il va développer dans les Séminaires « R. S. I. », *Le sinthome*, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », tous les séminaires postérieurs à *Encore*. Un point tout de même, c'est pour des raisons d'exposition que l'on dit qu'il y a le primordial, le choc de *lalangue* puis ensuite les marques sur le corps qui se dispersent comme la pluie qui tombe ; en réalité il s'agit d'une temporalité qui n'est pas chronologique mais logique. C'est pourquoi à partir de la phrase que j'ai initialement choisie, Lacan développe une nouvelle théorie de l'affect.

M. P. : « Lalangue nous affecte d'abord »<sup>4</sup> dit-il.

P.-G. G. : Oui, et cela va avoir toute son importance dans la suite, pour dire la façon dont le dire résonne dans le corps, la façon dont le corps est affecté ; pour désigner ces manifestations d'une jouissance qui est là présente et qui constitue le socle sur lequel va se constituer l'inconscient freudien. On ne peut pas dire ce que c'est. Ce qu'on peut dire c'est que cela nous affecte. Dans la commission de la passe, on entend qu'il y a quelque chose qui se transmet, qui est vraiment singulier à chacun, qui va au-delà du savoir du déchiffrement. Quelquefois, on peut en avoir une idée par les noms. Jacques-Alain Miller accorde beaucoup d'importance à cela, notamment dans son texte de préparation au congrès de l'AMP<sup>5</sup>, c'est une nouvelle théorie de la nomination. Pas seulement le nom commun et le nom propre, encore moins le Nom-du-Père mais une nomination sans référent, qui cependant concerne les semblants et le réel qui indique comment ils se nouent.

M. P. : Avec ce texte, et déjà, avec les indications données à Montpellier<sup>6</sup>, s'ouvre une nouvelle clinique à partir du moment où les trois consistances, réel, symbolique et imaginaire sont à égalité.

P.-G. G. : En effet, c'est comme cela que cela va se déployer dans l'enseignement de Lacan.

M. P. : Quels enseignements pour la direction de la cure ?

P.-G. G. : Il y a des conséquences sur la question de l'interprétation. À partir du moment où le S<sub>1</sub> est déconnecté du S<sub>2</sub>, où le Nom-du-Père ne joue plus le rôle d'agrafe, de point de capiton, l'interprétation essaye de viser le nouveau nom du sujet. Alors, ce n'est pas simplement un nom propre ou un nom commun, mais c'est par exemple ce que fait Joyce dans sa passion pour l'écriture, quand il a l'idée mégalomane de devenir l'écrivain qui manque à l'Irlande, et que par un nouage singulier dû à ce *sinthome* il se fait un nom. Chacun se fait un nom. Pour Joyce, c'est le nom propre que son père n'a pas pu illustrer, mais cela peut être un mélange entre nom propre et nom commun. Il s'agit de nommer cet effort pour nouer les trois ronds d'une façon qui soit vivable et qui agrafe symbolique, imaginaire et réel. C'est pour cela, me semble-t-il, que J.-A. Miller signale les deux versants de l'escabeau : d'un côté, le narcissisme et de l'autre côté, le *sinthome*. Le versant du narcissique, de la promotion du moi est le versant du symptôme freudien. L'autre versant, celui du *sinthome*, c'est l'escabeau en tant qu'il désigne un effort où l'imaginaire est appelé pour faire tenir un nom qui puisse nouer de la bonne façon les trois registres.

M. P. : Vous parliez du père de Joyce, un mot à propos de sa fille : que dire de ce qui serait repérable dans la clinique d'une jouissance qui se repère d'un autre *sinthome*, d'un autre corps ?

P.-G. G. : Mon idée à propos de la fille de Joyce, c'est que c'est un effet de contingence, et non pas de causalité. Là où Joyce est arrivé à se passer correctement du Nom-du-Père, sa fille

---

<sup>4</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 127.

<sup>5</sup> Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le corps parlant, Scilicet*, Paris, ECF/AMP, Collection rue Huysmans, 2015.

<sup>6</sup> Cf. Le second Parlement d'Uforca, les 21 et 22 mai 2011 à Montpellier.

a échoué. Joyce a réussi par des rencontres contingentes, par des sollicitations de l'imaginaire pour inventer son art.

M. P. : Grâce aux jésuites, dit Lacan.

P.-G. G. : Oui, les jésuites entre autres. Sa fille n'a pas rencontré disons le bon moyen, la bonne invention pour devenir autrement symptôme d'un autre corps. Quand Lacan parle de version du père/de perversion, il parle du fait que pour chacun le père qui serait le père de la loi est forclus d'une certaine manière et que c'est avec la jouissance du père, de la mère, de tout son monde, que le sujet a essayé de bricoler ce qui va faire tenir les trois registres. C'est une conséquence de la thèse de la forclusion généralisée. Tout le monde est fou, mais chacun différemment. Dans cette dernière théorie de Lacan, il n'y a pas de transmission causale, il s'agit de se défaire du familialisme freudien. Longtemps, on a cru à une causalité automatique entre forclusion du Nom-du-père chez le parent et psychose chez l'enfant... La construction terminale de Lacan est beaucoup plus compliquée.

M. P. : Justement, dans cette construction terminale, J.-A. Miller met plutôt en exergue que les *parlêtres* sont condamnés à la débilité mentale, que les corps parlants sont voués au délire.

P.-G. G. : Oui, débilité mentale au sens où si *tout le monde est fou, tout le monde délire*<sup>7</sup>, personne ne peut jamais dire toute la vérité et de ce point de vue, on est débile. Dans la nosographie ancienne, le délire supposait l'écart par rapport à une norme de la réalité. Dans l'idée, au contraire, que chacun a un bricolage pour faire tenir ensemble imaginaire, symbolique et réel, tout le monde délire puisqu'il y a pour chacun une construction qui n'est jamais donnée d'avance, et qui se réalise avec des moyens extrêmement différents. J'aime beaucoup dans ce chapitre du Séminaire *Encore*, la mention par Lacan de « l'unité ratière »<sup>8</sup>, quand il dit que le rat peut apprendre et que c'est ce qui *fait signe de l'unité ratière*. Cela fait signe du Un du corps du rat, Un du corps comme jouissance, mais le savoir qu'il peut acquérir est un savoir débile ; cela indique simplement que le rat se débrouille pour trouver une manière de jouir. Tout le savoir du monde n'empêche pas que certains sujets soient psychotiques (la liste des exemples est longue). Et la sublimation n'est pas une solution, contrairement à ce que Freud pensait, qui permette de satisfaire la pulsion sans que la jouissance sexuelle soit concernée. Ainsi, le corps parlant est-il voué à la débilité mentale parce qu'il y a cet impact de *lalangue* sur le Un du corps, sur la substance jouissante qui est différent pour chacun.

M. P. : Merci Pierre-Gilles.

---

<sup>7</sup> Cf. Lacan J., « Journal d'Ornicar ? », *Ornicar ?*, Paris, Navarin./Seuil, n°17-18, printemps 1979, p. 278. « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. »

<sup>8</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*